Document généré le 4 août 2025 06:59

Québec français

Nouveautés
Automne 1991

Numéro 83, automne 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44941ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1991). Compte rendu de [Nouveautés : automne 1991]. *Québec français*, (83), 6–20.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

INDEX des NOUVEAUTÉS

Manon BARBEAU
Jean BAUDRILLARD
Claude BEAUSOLEIL
Denis BÉLANGER
Marcel BÉLANGER
Chrystine BROUILLET
Claire BROUILLET et Damien GAGNON
André BROUSSEAU et alii
Karl CANVAT
Jean-François CARON
André CARPENTIER
Jean-François CHASSAY
Robert CLAING
Hugues CORRIVEAU
Diane-Monique DAVIAU
Claire DÉ
Francine DÉRY
Jacques DRILLON
Gilbert DUPUIS
Marguerite DURAS
Ivan FONAGY
Roger FOURNIER
Marie GAUDREAU
Georges-Hébert GERMAIN
Maurice HAMBURSIN
Louis HAMELIN
Dominique LAFON
Guy LAVIGNE
Andrée LEBEL
Marc LITS
Hélène MONETTE
Paule NOYART
Ginette PARIS
Lori SAINT-MARTIN
Daniel SERNINE
Élisabeth VONARBURG
Marguerite YOURCENAR

par auteurs(e)s

ANTHOLOGIES

L'énigme criminelle

Marc LITS
Vade-mecum, 111 p., anthologie, 48 p.

La science-fiction

Karl CANVAT
Vade-mecum, 96 p., anthologie, 48 p.
Didier Hatier, Bruxelles, 1991,
(Coll. « Séquences »).

Voici les deux nouveaux venus de la collection « Séquences » sur l'enseignement du texte littéraire par genre. On sait que Marc Lits, le premier auteur, est un spécialiste du genre policier. Ici, il présente, en quelques dizaines de pages, l'énigme criminelle : on a droit à un historique, à une réflexion sur les frontières du genre, sur ses traits sociologiques, de même qu'à l'énoncé de principes de délimitation du genre, toutes choses que l'on retrouve dans les ouvrages similaires. Là où l'auteur innove, c'est dans ses propositions didactiques, qui démontrent un sens aigu des activités possibles avec des adolescents fascinés à la base par le genre. Autre intérêt : les deux interviews de Belges à la fois écrivains de polars et critiques. Quant à l'anthologie, elle réussit le tour de force d'illustrer l'énigme criminelle à l'aide de huit textes variés allant de Leblanc à Boileau-Narcejac, en passant par Simenon et P. D. James.

Le vade-mecum de Canvat sur la science-fiction suit lui aussi un développement convenu : historique qui nous fait remonter aux anciens Grecs et aux pères fondateurs que sont Verne, Wells et Rosny, évolution et éclatement du genre dans différents pays, dont, en bonne place, le Québec. Canvat aborde ensuite les grandes questions : la dévalorisation du genre, son éclatement sous des formes multiples allant du « space opera » à la « hard-science », sa thématique spécifique (ex. : la fin du monde, les cataclysmes, la vie estraterrestre) et son enjeu, enraciné dans l'avenir de l'homme. Les propositions didactiques sont de nature sociologique (ex. : les études de couverture) aussi bien que créative (ex. : les énoncés troublants et drôles servant de déclencheurs à l'écriture). L'anthologie, comme dans l'ouvrage de Lits, offre un choix serré, représentatif, et bien agréable pour nous puisque sur douze auteurs, deux sont Québécois, Hébert et Sévigny. L'enseignant du secondaire et du collégial trouvera dans ces ouvrages de Lits et Canvat, croyons-nous, matière à enrichir sa pratique.

Monique LEBRUN

Textes en archipel

Maurice HAMBURSIN
De Bœck / Duculot, Bruxelles et Paris, 1990, 636 p.

De Belgique nous provient une remarquable anthologie de textes littéraires à l'usage des élèves de la fin du secondaire. Plus qu'un recueil de morceaux choisis, cet ouvrage vient offrir en pâture à notre curiosité les manifestations textuelles de la culture occidentale, ses observations collectives, ses mythologies récurrentes. Les dix chapitres constituent autant d'« archipels » dont voici les angles d'approche : la langue et la littérature (les mots), les formes littéraires (le sonnet, le portrait, le texte bref), les topiques (les héros, les médias), l'esthétique (le baroque, la versification, le texte comme exploration), la réflexion (la lecture des textes comme lecture du monde), la culture et l'histoire (un clin d'œil au patrimoine anthologique). Bien que les œuvres littéraires constituent la majorité du corpus (environ 80 %), elles sont accompagnées de textes de critiques et de presse.

Une table des matières polymorphe facilite la consultation de ce document et vient aider l'enseignant à planifier les opérations de sélection et de regroupement pour fins d'analyse. Ainsi, on classe les textes selon vingt entrées, fusionnées à leur tour sous cinq grands titres : (1) la chronologie et l'esthétique : de la Renaissance aux surréalistes ; (2) la géographie : les francophonies, (3) les genres : le théâtre, le roman, les textes intimes... (4) la poétique/rhétorique : l'argumentation, l'intertextualité, le jeu littéraire, (5) les thématiques : les mythologies, l'étranger, l'art. Si le plan et les angles d'approche semblent complexes, c'est qu'il s'agit d'une « somme », dans le véritable sens du terme, dont la consultation, voire l'utilisation régulière, ne peut qu'enrichir les pratiques de la classe de lettres.

Monique LEBRUN

ESSAIS

La guerre du Golfe n'a pas eu lieu

Jean BAUDRILLARD
Galilée, Paris, 1991, 100 p.

Petit livre décapant qui collige trois textes dont des extraits avaient préalablement parus dans *Libération*. Le titre à lui seul marque bien la position du polémiste : la guerre du golfe n'a pas eu lieu tout simplement parce qu'elle s'est

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

jouée à travers les médias plutôt que sur le champ : « Nous ne sommes plus dans une logique du passage du virtuel à l'actuel, mais dans une logique hyperréaliste de dissuasion du réel par le virtuel . » Dès lors la guerre n'est plus possible, car les armées en présence ne sont pas d'égales forces ; la puissance de l'un devant servir à elle seule à réduire l'ennemi au silence.

Ce semblant de guerre relève du fabriqué, à partir des faux chars à radiation jusqu'aux reportages montés de toutes pièces par le réseau CNN (pensons ici à l'utilisation inutile des masques à gaz par les journalistes). Fausse guerre aussi en ce qu'elle se joue dans une lutte d'images, d'informations plus ou moins vérifiées. En ce domaine, tout le monde détient la vérité. Surenchère d'images où les feux d'artifice des nuits de Bagdad rivalisent avec ces scènes montrant Saddam préoccupé par le sort des petits Irakiens. La position de Baudrillard est polémique : à l'intégrisme fondamentaliste dur du monde musulman et arabe il oppose « l'intégrisme démocratique mou, subtil et honteux, celui du consensus » qu'il identifie dans les Lumières, les Droits de l'homme, de la gauche au pouvoir, de l'intellectuel repenti, de l'humanisme sentimental et ainsi de suite. Un petit livre dont la pensée ne manque pas de susciter de nombreuses réflexions.

Roger CHAMBERLAND

ÉTUDES

La vive voix

Ivan Fónagy
Payot, Paris, 1991, 346 p.

Dans ses essais portant sur *la vive voix*, Ivan Fonagy étudie ce qui caractérise le message verbal, hormis le contenu. Il aborde la question du style vocal et de ses diverses composantes, cherchant entre autres choses à mettre au jour les bases pulsionnelles de tout acte de communication. L'auteur sollicite la science phonétique et la théorie psychanalytique qu'il tente de concilier à travers une série d'études pratiques qui touchent tout autant la musique, la poésie que la parole quotidienne. Le langage non verbal qui caractérise la gestualité est bien étudié par les comportementalistes et les spécialistes de la proxémique, alors que dans le cas de la vive voix on a souvent négligé l'étude « des sensations motrices des expressions émotives » qui sont pourtant présentes dans chacune de nos locutions. L'intonation, la hauteur, la ligne mélodique, l'accent sont autant de traits prosodiques déterminant la valeur du message, mais aussi ce que Fónagy appelle « les bases pulsionnelles de la phonation ». En somme, ces essais de psychophonétique nous dévoilent, outre le plaisir de jouer avec les sons et les mots, les possibles origines de l'usage des sons dans le cheminement psychanalytique. ». Pour l'auteur, il ne fait aucun doute que chaque individu est doté d'un style vocal singulier, —une manière de prononcer—, qui correspond à un double encodage obligatoire, puisqu'il donne au phonème une seconde signification dans la manière de prononcer. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir étayé sa thèse de nombreux exemples faits sur le terrain et, qui plus est, d'avoir confronté des langues aussi éloignées l'une de l'autre que sont le hongrois et le français, par exemple. De plus, Fónagy apporte un éclairage tout à fait neuf sur la réalisation vocale du poème. Ses études sur la création vocale et la voix du poète sont d'un grand intérêt car elles fournissent de bonnes pistes à l'enseignant ou au professeur de récitation quant à la façon de rendre un texte poétique ou non. Leur réédition s'imposait.

Roger CHAMBERLAND

Le chiffre scénique dans la dramaturgie moliéresque

Dominique LAFON
Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, et Éditions Klincksieck, Paris, 1990, 247 p.

Débordant du cadre ponctuel des travaux mathématiques antérieurs portant sur une représentation ou des extraits, l'étude savante de Dominique Lafon a consisté à appliquer à un large échantillonnage de huit pièces fort représentatives de la dramaturgie de Molière la *Poetica Matematica* de Solomon Marcus ainsi que les travaux de son disciple Mihai Dinu. Après une critique plutôt expéditive des approches méthodologiques de É. Souriau, P. Ginestier et de A. J. Greimas, l'auteure se rallie aux formules mathématiques comme outil jugé opératoire pour repérer de manière objective les composantes spécifiques d'une pièce et procéder à des comparaisons éclairantes avec d'autres œuvres d'un corpus. Après cette phase de compilation quantitative, la démarche entend dégager qualitativement les particularités de la dramaturgie de Molière.

En tant que littéraire parfois quelque peu réfractaire aux statistiques, on peut, à l'occasion, douter de la portée critique d'un tableau ; par exemple, un lecteur peut être sceptique quant à l'intérêt de savoir si tel personnage « présente un paramètre supérieur ou inférieur (ou égal) à la moyenne de tous les paramètres », la moyenne semblant ici une donnée peu rentable. Mais, pour l'essentiel, cette approche est pertinente et fait ses preuves ; elle permet de tabler sur des données incontestables et, appliquée comme c'est le cas ici avec intelligence et doigté, elle corrobore avec assurance des recherches antérieures et explore de nouvelles avenues. Ainsi les points de comparaison entre les œuvres elles-mêmes de Molière et avec celles de ses contemporains sont facilités et les éléments de récurrence, nettement identifiés. Molière est mieux déchiffré grâce aux chiffres.

Gilles GIRARD

MANUEL

La maturation syntaxique au collégial et les structures de base de la phrase

Claire BROUILLET et Damien GAGNON
Cégep du Vieux-Montréal, Services pédagogiques, Service de recherche, Montréal, 1990, 154 p.

On savait déjà que les cégeps se préoccupaient de la qualité de la langue écrite au point de mettre sur pied des cours de rattrapage et des services d'aide individualisés. L'étude de Brouillet et Gagnon vient démontrer que l'on se soucie également de poser un diagnostic correct quant aux faiblesses des cégépiens. Cette recherche descriptive, menée auprès de 27 scripteurs de première, deuxième et troisième années du collégial, vise à étudier le développement et la maîtrise de la syntaxe à partir du concept de maturité syntaxique, dont les recherches font de plus en plus état, depuis 20 ans. L'ouvrage est rigoureux dans sa méthodologie : la problématique est bien posée, la revue de littérature, complète, l'échantillonnage, de même que la méthode de saisie des données, impeccables. L'abondance et la qualité des annexes viennent prouver, si besoin était, le professionnalisme des auteurs.

On s'attardera ici à quelques résultats. Brouillet et Damien ont choisi d'étudier la longueur des phrases (ici appelées « unités de communication », ou U.C., c'est-à-dire les phrases indépendantes avec leurs modificateurs) et les types de constituants de ces U.C. Ils démontrent que du-

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

rant les 3 ans de cégep les U.C. ne s'allongent pas. Plus encore, il n'y a aucune évolution du taux d'enchâssement des propositions. Les collégiens maîtrisent peu les syntagmes nominaux et ne savent pas en tirer parti. Les syntagmes circonstanciels, enfin, sont peu variés. En conséquence, les auteurs recommandent des mesures remédiatrices basées sur une meilleure connaissance des constituants syntaxiques, entre autres par l'observation et l'analyse. Ils s'élèvent contre la tendance répandue de demander à l'élève en difficulté de « faire des phrases courtes », voulant qu'il s'initie avec rigueur aux divers processus de subordination. Bref, un ouvrage d'aspect sévère, mais rempli d'exemples sur la façon d'analyser les caractéristiques syntaxiques des élèves et de les faire évoluer.

Monique LEBRUN

NOUVELLES

Boulevard des étoiles 2 À la recherche de Monsieur Goodtheim

Deux novellas de science-fiction
Daniel SERNINE
Les Publications Ianus, Montréal, [1991], 221 p.

Daniel Sernine est sans conteste un des plus prolifiques auteurs de SF et de fantastique au Québec. Sa longue bibliographie en témoigne à la fin du livre. Ce dernier recueil, bien qu'un peu vite publié, confirme son indiscutable talent.

Deux novellas le composent. Toutes deux sont campées dans le même décor : la terre, Boulevard des Étoiles, une ville en plein carnaval, avec ses milliers de bars nocturnes et mystérieux. De sorte qu'à la fin, on a l'impression d'avoir lu deux épisodes d'un même roman.

Dans la première, « la Tête de Walt Umfrey » est mise en jeu au moment où ce personnage est pris dans un scénario, sorte de jeu de rôles dément où la réalité côtoie de trop près la fiction. C'est la fin des jeux et du carnaval qui le sauve de la décapitation.

Sernine a donné à son ouvrage le titre de sa seconde nouvelle : « À la recherche de Monsieur Goodtheim ». Cette dernière constitue les deux tiers du recueil. C'est qu'il faut du temps et bien des ruses de guerre à Niki Relstad pour débusquer ce Monsieur Goodtheim qui fait étrangement penser à l'Ombre Jaune, ennemi juré de Bob Morane. Il est une sorte de savant fou qui s'amuse à créer des petits monstres les jours de carnaval. Mais surtout, il poursuit des recherches sur l'immortalité et le clonage. Niki tente de le détruire, en dépit des investigations parallèles de l'Ordre public qui lui nuisent plus qu'elles ne l'aident, et il réussira.

Le texte est truffé d'erreurs de coupures de mot. Il aurait eu besoin davantage de révision. Malgré tout, pour qui n'a pas lu *Boulevard des étoiles 1*, ces deux novellas donnent le goût d'aller y jeter un coup d'œil et d'y lire « les Amis de Monsieur Soon ».

François LAROCQUE

De ma blessure atteint, et autres détresses

André CARPENTIER
XYZ éditeur, Montréal, 1990, 155 p.
(Coll. « L'Ère nouvelle »)

André Carpentier écrit « événement » avec un accent grave sur le deuxième « e », mais ce n'est pas son seul péché. Il y a une qualité recherchée de la langue chez lui qui, à la limite, peut agacer. Plusieurs phrases, au fil des nouvelles, prennent l'allure sentencieuse des multiples épigraphes qui les précèdent.

Ce recueil est présenté sous le signe de la perpétuité dans la souffrance. La plupart des personnages semblent vivre dans un temps arrêté ou encore circulaire. Dans « le Voyage de plaisir », le personnage principal renoue de force avec son passé et acquiert une conscience double. D'autres personnages éprouvent ce dédoublement, tel Palu, dans « Son du corps », dont la propre unité lui échappe au moment où il vit à la fois le triple meurtre de ses parents et sa fuite loin du massacre. Le Gédéon de la nouvelle éponyme se décharge de la réalité des êtres pour ne vivre, au passé ou au conditionnel, que des événements qui ne le retiendront plus sur la terre de toute façon.

Ainsi la plupart des « faits réels » sont déformés par le miroir du souvenir et du fantasme. C'est peut-être la raison pour laquelle on ne rencontre pratiquement jamais de rebondissement ou de chute saisissante. Sauf dans la nouvelle « Société-Pure » qui, à mi-chemin du recueil, se démarque nettement du style élevé des autres nouvelles. Le sujet en est savoureux : la cellule Archange-Gabriel du mouvement extrémiste de droite, Société-Pure, décide d'éliminer toutes les personnalités gauchistes s'étant illustrées lors d'une manifestation. L'intrigue est bien menée.

François LAROCQUE

Dernier accrochage

Diane-Monique DAVIAU
XYZ, Montréal, 1990, 169 p. (Coll. « L'Ère nouvelle »)

Composé de seize nouvelles, dont au moins une douzaine ont déjà paru dans divers périodiques et collectifs québécois, *Dernier Accrochage* est constitué de trois parties, « Solitudes », « Alliances » et « Liens », unies par une même thématique : la difficulté, voire l'impossibilité d'aimer réellement, dans un monde souvent perturbé. Chez Diane-Monique Daviau, dès qu'un rapprochement entre deux êtres s'effectue, un événement, une catastrophe surviennent qui détruisent tout lien. La vie, dans son tourbillon, empêche les personnages de se rapprocher, de s'accrocher, même si, parfois, une tierce personne, comme un adjuvant, un pyschiatre, un psychanalyste, un thérapeute, voire une fillette internée dans une institution psychiatrique, s'offre pour tenter la réconciliation, pour rapprocher deux êtres, pour supprimer la solitude, omniprésente dans le recueil.

Toutes les nouvelles de *Dernier Accrochage*, à commencer par la nouvelle éponyme, n'ont pas la même qualité et ne présentent pas le même intérêt. Les meilleurs textes sont incontestablement ceux qui, comme « Hôtel des chats de mer » et « l'Imprévisible », auraient pu glisser dans le fantastique, n'eût été des explications que fournissent les narrateurs pour donner une fin réaliste. L'écriture, en revanche, est impeccable, de grande qualité. Diane-Monique Daviau a l'art de la nouvelle et de la nouvelle brève.

Aurélien BOIVIN

Lettre imaginaire à la femme de mon amant

Lori SAINT-MARTIN
L'Hexagone, Montréal, 1991, 133 p.

Dix-huit nouvelles, regroupées sous le titre de l'une d'entre elles, « Lettre imaginaire à la femme de mon amant », brodent des histoires

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

d'amour trompé. Dix-huit nouvelles où l'on trouve autant de points de vue : celui de l'amante, de l'épouse, de la femme adultère, de la femme abusée, de celle qui part, de celle qui reste, de celle qu'on quitte, de celle qu'on leurre... Sujet intarissable par excellence s'il en est un. Le recueil rassemble en un seul lieu tous les stades de la passion, depuis la séduction jusqu'à l'inéluctable rupture. En filigrane, une belle illusion : la solidarité entre femmes, même rivales.

Rédigé sur un ton intimiste, le recueil est imprégné d'un réalisme cru. L'ensemble pourrait y trouver un goût amer ; au contraire, l'ouvrage se veut curieusement réconfortant. L'amour passe, semble-t-il dire, et c'est ce qu'il a de mieux à faire. Les hommes se succèdent et se valent tous les uns les autres. Ce qui importe, dans chaque triangle amoureux, c'est que les deux pôles féminins soient empathiques ; et ils le sont. Voilà l'amour remis au diapason des années 1990, l'amour passé au moule du féminisme, suprême antidote à la déception. Qu'importent les hommes, puisque les femmes savent à l'avance que le vide les habite tous. Nouveau regard sur la vie ? Non. Simplement un regard jeune qui ignore la lutte contre le souvenir et qui oublie un point de vue, tout aussi réel que les autres : celui de la lettre à l'amante de mon mari.

Anne CARRIER

Ailleurs et au Japon

Élisabeth VONARBURG
Québec/Amérique, Montréal, 1991, 219 p.

Les nouvelles du recueil d'Élisabeth Vonarburg, *Ailleurs et au Japon*, semblent moins achevées que celles de *l'Œil de la nuit* ou surtout de *Janus*. Pourtant, « les Yeux ouverts » et le « le Dormeur dans le cristal » s'inscrivent encore, avec bonheur, dans la même veine. Intervertissant les rôles, elles rendent le cobaye plus humain que l'humain et font percevoir, au-delà des frontières de notre univers clos, d'autres mondes qui le doublent et le frappent d'incertitude. Cette perception devient fascinante comme le cube de « Mourir un peu » où Marc se jette « dans un grand éclaboussement silencieux », disparaissant à jamais au sein des possibles sans repères. Les histoires, déroutantes, racontent le franchissement dangereux des frontières entre un monde et d'autres, un temps et d'autres, un corps et un autre. « La Carte du tendre », conte cruel, offre en spectacle d'exquis écorchements au terme desquels le Sujet et l'Opérateur se retrouvent, littéralement, dans la peau l'un de l'autre.

Ces textes se situent aux limites de la science-fiction. « Le Matin du magicien », au si joli titre, ne devient fantastique qu'au final. Souvent, les données scientifiques restent totalement absentes. Quand elles se manifestent, comme les *syn*, les *cybes* et les *modeps* de Cogito ou les champs de force de « Mourir, un peu », elles n'en demeurent pas moins surtout verbales. L'essentiel, c'est l'aventure intérieure, initiatique ou destructrice, fondée sur les angoisses d'un sujet déchiré, fissuré, schizoïde.

Si les nouvelles de ce recueil, dont plusieurs, de l'aveu de leur auteure, dérivent d'une écriture aléatoire, paraissent moins parfaites que les précédentes, c'est surout qu'elles consentent moins à remettre en ordre le désordre, qu'elles transmettent la vision d'un univers lui aussi aléatoire, non maîtrisable, sinon dans une tentative très désespérée, par l'écriture.

Madeleine BORGOMANO

Autour des gares. Nouvelles

Hugues CORRIVEAU
Québec, l'Instant Même, 1991, 227 p.

Le dernier livre de Hugues Corriveau, et son premier recueil de nouvelles, est une véritable réussite. Guère étonnant qu'il ait obtenu le prix Adrienne-Choquette. Pourtant, le défi que s'était donné l'écrivain était de taille : écrire cent nouvelles brèves, de deux pages au plus, chacune gravitant autour du thème du train et contenant toutes une citation de Marcel Proust intégrée au récit et extraite de *À la recherche du temps perdu*. Dix de ces nouvelles ont déjà paru dans *XYZ* et *Mœbius* à l'automne 1987 et au printemps 1988. Les cent nouvelles sont regroupées en quatre parties de longueur semblable.

Il fallait pour relever le défi un sens aiguisé de la nouvelle, une connaissance intime des trains et des gares, une fréquentation assidue de Proust et, surtout, une rare maîtrise de l'écriture. Le plaisir de lecture ne se dément jamais. Les citations de Proust s'intègrent naturellement au texte, nous révélant un Proust bien d'aujourd'hui et un Corriveau proustien. On pourrait croire que l'auteur s'est imposé des contraintes pour mieux s'en moquer, tant il maîtrise l'art de la nouvelle brève, pourtant si exigeante. Cent fois il doit recommencer à neuf, décrire de nouveaux personnages, imaginer de nouveaux incidents. Il ne s'agit pas de récits suivis, aux mêmes personnages et décors. Chaque nouvelle est autonome. Il n'y a bien que le narrateur protagoniste qui revient d'un conte à l'autre et qui affiche un sens aiguisé de l'observation, de l'humour, de l'ironie, un goût évident du macabre, de l'horreur, du bizarre, ou de l'étrange. Mais n'est-ce pas le propre de la nouvelle, surtout brève, de retenir des sujets insolites, hors du commun ? Ainsi se côtoient récits fantastiques, humoristes, érotiques et horrifiques, souvenirs divers et caricatures. Le thème du train, qui revient tel une obsession ou un leitmotiv, est ici l'élément déclencheur et unificateur par excellence. Il est, à la manière de l'écriture elle-même, l'appel de l'ailleurs, le lieu de la mouvance immobile, à la fois moteur invisible, destin et fatalité. Lire ce recueil, c'est véritablement prendre un train pour un voyage extraordinaire où chacune des gares réserve des rencontres troublantes. Sédentaires, prenez garde !

Maurice ÉMOND

Outre ciels

Collectif
XYZ, Montréal, 1991, 79 p.

Coïncidences

Collectif
XYZ/Aleï, Montréal, 1991, 50 p. et 82 p.

Voilà, dans le plein sens du terme, deux livres-objets. L'originalité de la présentation de chacun leur confère d'emblée un intérêt certain. Dans le premier cas, des estampes de Gilles Beauregard inspirent cinq nouvellistes qui présentent tous des textes ayant comme point de départ une illustration similaire : un triangle « nouvel âge » présenté en relief sur fond marin. On y parle donc de trinité, de triangle amoureux, de thérapie psychiatrique ou d'âme à la mer. Cependant, en dépit de quelques bons moments, aucun récit ne se démarque réellement de l'ensemble, peut-être figé dans cette attitude esthétique homogénéisante.

Le second cas, encore plus particulier, consiste en une publication conjointe, réellement co-incidente, ou plutôt co-réflexive. Des auteurs québécois et européens se répondent dans un livre qui se lit dans un sens ou dans l'autre, à partir

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

des deux couvertures pour se terminer en plein milieu, là où se rejoignent les derniers auteurs de chaque collectif. La présentation des nouvelles tête-bêche impose évidemment une lecture qui appelle les comparaisons entre les deux groupes d'auteurs. Toutefois, l'apparente absence d'unité thématique, au moins du côté européen, empêche de réellement pousser le parallèle plus loin. Du côté québécois, la minceur généralisée de la trame diégétique peut, à la rigueur, donner l'impression que ces textes, tous bien écrits mais un peu fades, sont d'une commune inspiration. Seule la nouvelle de Monique Proulx paraît faire exception mais elle commet l'erreur de faire couler la rivière Jacques-Cartier à Val-Bélair. Du côté européen, la plus grande diversité tranche nettement. À ce propos, il faut noter que le très beau texte de Jacques Fulgence se démarque.

Georges DESMEULES

La vie en fuite

Denis BÉLANGER
Québec/Amérique, Montréal, 1991, 148 p.

La Vie en fuite de Denis Bélanger se compose de douze nouvelles. Divisées en deux séries, « Regards » et « Silences », elles sont autant de variations sur le thème de l'agonie et de la mort. Les sujets à la mode y sont évidemment de mise. Sida, cancer, suicide y apparaissent tous mais on y retrouve également la folie et l'amour. La première nouvelle, « Gérard Batibooz », particulièrement réussie, donne d'ailleurs le ton à l'ensemble. Un professeur relate le cas d'un enfant sourd qui meurt de façon pathétique mais non sans avoir inscrit sur les tableaux de son ancienne école, désaffectée, les dernières émotions de sa pauvre vie.

On pourrait s'attendre à une reprise nouveau genre de *Ces enfants de ma vie* de Gabrielle Roy, mais la suite, sans être toujours tout à fait à la hauteur des promesses de ce premier texte, nous amène dans une tout autre direction, oubliant l'enfance pour s'attacher à la question eschatologique en diversifiant constamment son approche. Ces douze visions de la mort ne sont pas toujours crédibles mais elles sont touchantes. Sans que l'écriture soit exceptionnelle, elle sert bien le recueil qui, dans son ensemble, se lit bien. Toutefois, certains textes, surtout dans la seconde partie, semblent pratiquement interchangeables et souffrent peut-être de leur trop grande prévisibilité.

Malgré tout, la lecture de *la Vie en fuite* réserve quelques surprises et un certain nombre de réflexions fort intéressantes.

Georges DESMEULES

POÉSIE

Les territoires de l'excès

Francine DÉRY
Éditions du Noroît, Saint-Lambert, 1991, 119 p.

Fort d'une préface de Denis Vanier, lui-même l'excessif d'une certaine poésie, le recueil de Francine Déry, *les Territoires de l'excès*, nous transporte littéralement dans divers espaces intérieurs. Ces trois zones sont comme autant de mouvements d'emportement, de descentes et de remontées vers les temps ancestraux conduisant néanmoins sur le temps présent. L'excessive, tel est le nom de cette voyageuse impénitente, parcourt en tous sens ces territoires de l'excès. Tantôt louve, tantôt femme, tantôt fille, l'écriture demeure son lieu préféré de mutation et s'affiche comme tel ; à défaut de pouvoir changer le monde, elle le transformera dans les formes du récit qui conduisent à des univers peuplés d'êtres étranges, de paysages fantasmatiques, mais combien en parfaite symbiose avec l'héroïne. Un texte marqué par le narratif dans ce qu'il offre de plus dynamique dans la conduite d'une mise au jour de l'être-femme encore consciente de sa situation d'opprimée. Un livre très personnel, dévastateur qui révèle, une fois de plus, l'immense talent de Francine Déry.

Roger CHAMBERLAND

Une certaine fin de siècle. Tome 2

Claude BEAUSOLEIL
Éditions du Noroît/Castor Astral, Montréal/Bordeaux, 1991, 470 p.

Huit ans après avoir fait paraître le premier tome d'*Une certaine fin de siècle*, Claude Beausoleil publie le deuxième tome contenant plus de 400 poèmes divisés en six sections. Ni les thèmes, ni le style ne sont entièrement différents du premier volume, si ce n'est que tout devient ici prétexte à poème : le Lux comme la pharmacie Jean Coutu, Venise comme Bogota ou New York. Des thèmes aussi profonds que l'amour, le sens de la vie, l'horizon du poème côtoient des motifs plus légers mais néanmoins tout aussi présents dans le quotidien. Le poète fait continuellement osciller son lecteur entre le poème lyrique et la prose poétique ; de la saisie d'un monde intérieur, senti et perçu à la chronique, tout aussi inspirée, provoquée par un spectacle, une exposition, une lecture, ou, tout simplement, par la ville et son tumulte : clef de voûte de cette architectonique poétique. Poésie du temps présent, de l'urbanité qui, à travers le langage, déploie le réel et le vivant dans toutes ses manifestations.

Roger CHAMBERLAND

Lettres insolites

Hélène MONETTE
Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1991, 94 p.

Quatre ans après *Montréal brûle-t-elle ?*, Hélène Monette récidive, mais avec combien plus de bonheur, en publiant *Lettres insolites*. Le prologue, un peu niais, parsemé de lapalissades : « Quand je serai morte / Je ne serai pas forte », adopte le ton de la comptine mais néglige le retour des rimes et la régularité du rythme propres à ce genre. En outre, il donne une fausse impression de l'ensemble du recueil puisqu'il est suivi de huit longs poèmes d'une qualité certaine.

Une femme tente de vaincre le silence et l'éloignement en écrivant à l'homme qu'elle aime. Oscillant entre une intimité amère et une froideur ironique, la narratrice interpelle l'être aimé tantôt à la deuxième personne du singulier tantôt à la deuxième personne du pluriel. Sans cesse l'amour côtoie la rupture et l'intimité frôle l'anonymat du début (« J'écris sur un mur / pour t'écrire quelque part ») à la fin (« Je voudrais dire que ce texte / ne s'adresse à personne »). La difficulté de dire et de se dire, avouée à plusieurs reprises (« Je ne te fais pas comprendre ce que je dis »), contraste avec la volubilité de la narratrice et la précipitation du rythme, l'urgence se camouflant sous une légèreté apparente. Tout au long du recueil, Monette utilise tant les ressources de la langue écrite (déplacement du poème sur la page, ponctuation, majuscules,...) qu'orale (rythme changeant, leitmotiv fréquent,...) pour mieux rendre l'émotion, mais sans faire sentir aux lecteurs le travail sur le texte : « la ressource, celle qui reste, quoi qu'il en soit, est... géniale ». La force de l'expression vient du ton à la fois révolté et cynique mais avec juste ce qu'il faut de

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

nostalgique pour rendre la dénonciation efficace. À lire absolument.

Hélène MARCOTTE

L'espace de la disparition. Poésie.

Marcel BÉLANGER
l'Hexagone, Montréal, 1990, 164[2] p.
(Coll. « Poésie »)

« Et pourtant, me voilà ahuri, immobile parmi les stupeurs, peut-être fasciné par l'être dérivant que peu à peu je deviens. » Dérive d'un être dérivant... périphrase tout à fait pertinente pour désigner ce recueil de poésie qui semble n'être au fond qu'une profonde introspection au cœur d'un être marécageux, un voyage dans l'abîme intériorisé d'un être tout être et toute chose. L'archétype de la terre mère sert de point d'ancrage à cette fresque primaire... « *Gaïa*, pensa-t-il, quand le sol sous ses pieds soudain se déroba, et qu'il commença de tomber dans le vide béant, englouti dans une monstrueuse succion ». Il y a lieu de constater qu'entre le recueil de Bélanger et le célèbre roman de Michel Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, il existe une affinité indéniable de par leur dynamique particulière dans leur rapport à la terre. Une dynamique synonyme d'inertie, de stagnation, d'enlisement.

Les thèmes de ce recueil gravitent autour de l'homme mis en rapport avec sa propre « existence cellulaire » et avec la vie qui l'entoure. Le style d'écriture intense mais aussi très dense demande une lecture des plus attentives. Rédigé successivement en prose et en vers, *l'Espace de la disparition* se scinde en parties inégales, portant des intitulés tout aussi intrigants que « l'Orée close », « Projection de la figure » et « Vide ovale » La ponctuation absente des strophes n'aide guère plus les parties narratives par sa présence où elle ne permet même pas au lecteur de reprendre son souffle au cœur de cette dissection du sens pluriel.

Marcel Bélanger n'en est pas à ses premières armes avec cet *l'Espace de la disparition* , dix œuvres (8 recueils de poésie, 1 roman et 1 essai) ont vu le jour avant cette dernière parution. Le lecteur est à même de constater toute la maturité de son écriture, et qui plus est, de l'écriture poétique à l'état pur. Un recueil à lire si vous désirez fouiller l'épaisseur du sens.

Christyne DUFOUR

RÉCITS

Burnout amoureux

Andrée LeBEL
Libre Expression, Montréal, 1991, 96 p.

Chère Andrée LeBel,

Votre longue et combien belle lettre d'amour que vous adressez, tel un « cadeau d'adieu », à votre ex-mari, après cinq ans de séparation, pour marquer « le point final de [v]os arabesques », m'a profondément ému. Je suis encore sous l'effet de la tendresse qui s'en dégage. Car, contrairement à ce que l'on trouve généralement dans cette sorte d'écrit, il y beaucoup d'amour et de tendresse dans votre lettre. Si j'avais été le mari, je crois que je serais tout simplement revenu . Au bout de la difficile route que vous évoquez, marquée par la passion d'un amour qui ne voulait pas mourir, par la douleur causée par l'absence de l'autre, par l'attente vaine, la culpabilité, le regret, la jalousie, le désir de vengeance puis par le détachement, vous m'avez convaincu que « l'amour que l'on donne un jour ne se reprend jamais » et qu'il valait la peine d'aller « jusqu'à la fin de [v]os mots » pour nous faire partager vos émotions. Vous avez l'art de ciseler une belle phrase et de jouer avec les images : « Si j'avais su que les espoirs meurent à l'aube, je n'aurais pas dormi si longtemps », « je suis restée vrillée au souvenir de notre amour comme l'arbre mort reste attaché à la terre ». Que vous l'avez aimé, ce mari, qui ne méritait pas une telle « overdose » d'amour ! Autant j'ai été touché par votre grand cri d'amour, pour reprendre l'expression du regretté Gerry Boulet, autant je suis content que vous ayez réussi à sortir guérie de cette pénible séparation que vous jugez plus dure que la mort. Je vous souhaite de revivre pleinement et d'imaginer, dans votre prochain livre, la réponse de votre ex-mari puisque vous le connaissez si bien au point d'avoir voulu être lui. Merci pour cet acte de lucidité, pour cette belle sensibilité, pour votre générosité étonnante et pour votre grande franchise.

Aurélien BOIVIN

Le tour de la prison

Marguerite YOURCENAR
Gallimard, Paris, 1991, 190 p.

« Qui serait assez insensé pour mourir sans avoir fait au moins le tour de sa prison ? » Cette formule de Zénon (dans *l'Œuvre au noir*) donne le ton au dernier livre de Marguerite Yourcenar, grande voyageuse qui n'écrira plus. *Le Tour de la prison* se présente comme un « carnet de voyage » d'où le simple exotisme se dissipe rapidement, laissant place à d'importantes interrogations philosophiques sur le voyage et la vie. Le tourisme, pour Yourcenar, ressemble à un apprivoisement de la mort.

Dans ces chroniques —quatorze récits et une conférence— l'auteure traverse le Canada par le train, de Montréal à Vancouver, suit les traces des chercheurs d'or en Alaska, se promène à San Francisco, mais surtout, —et c'est le cœur du livre—, se retrouve au Japon, déambulant dans les rues de Tokyo.

C'est aussi à Tokyo que Yourcenar donna une conférence sur le thème des « voyages dans l'espace » et des « voyages dans le temps » et que l'éditeur a annexée pour clore le recueil. Elle s'interroge : « Vaut-il la peine de sortir de chez soi ? » et répond, plus loin : « Nous sentons qu'en dépit de tout, nos voyages comme nos lectures, et comme nos rencontres avec nos semblables, sont des moyens d'enrichissement que nous ne pouvons refuser ».

Marguerite Yourcenar, jeune dans ses quatre-vingts ans, nous envoûte par son étonnante capacité d'émerveillement.

Michel PLEAU

RÉFÉRENCES

Traité de la ponctuation française

Jacques Drillon
Gallimard/Tel (Inédit), Paris, 1991, 472 p.

Pratiques (La ponctuation)

N° 70 (juin 1991), 128 p.

Il est heureux que Gallimard publie ce texte inédit de Jacques Drillon dans sa populaire collection « Tel », rendant ainsi accessible à tous ce

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

Traité de la ponctuation française. Comme le souligne le texte de quatrième couverture, il s'agit du « premier ouvrage complet sur la ponctuation française » qui, allant au-delà de la fonction du guide pratique, propose une histoire de la ponctuation à travers les siècles et la littérature. La question centrale sous-tendue par le livre de Drillon est : quel est l'usage de la ponctuation ? Sert-elle à marquer le rythme ou la syntaxe, ou les deux à la fois ? Sans entrer à fond dans ce débat, Drillon propose des solutions pratiques sur l'usage de la ponctuation, discutant au passage des règles suggérées par d'autres linguistes ou grammairiens en faisant état des polémiques parfois vives que suscite l'utilisation d'un signe ou l'autre dans un contexte donné. Ouvrage complet, s'il en est, avec un index de consultation facile et de nombreux exemples qui en facilitent la compréhension.

Dans la foulée du livre de Drillon, il faut souligner la parution du numéro de juin de la revue *Pratiques* entièrement consacré à « La ponctuation ». Les six auteurs d'articles de ce numéro adoptent le point de vue de l'enseignant de français qui est toujours aux prises avec cette grande interrogation : comment enseigner la ponctuation ? Car la ponctuation a longtemps été l'enfant pauvre dans l'étude de la langue jusqu'aux travaux en linguistique de Nina Catach et de son équipe, et ceux de Michel Fayol en psychologie cognitive , deux collaborateurs de ce numéro. Il revient à Daniel Bessonnat de faire un ensemble de suggestions d'ordre didactique sur la manière d'intégrer l'enseignement de la ponctuation à celle de la langue. N. Catach montre les rapports étroits existant en langue moderne entre oral et écrit qui, « comme l'intonation, [...] est une phonologie du texte » et même plus. Jean-Pierre Jaffré rend compte des études linguistiques contemporaines, tandis que Jean-Michel Passerault traite de celles qui ont cours en psychologie du langage. Le numéro se termine par une analyse de Lucile Chaquoy et Michel Fayol portant sur l'utilisation de la ponctuation chez des enfants de 8-10 ans et des adultes. Un numéro fort complet qui vient à point nommé.

Lucille ANGERS.

Le français pour l'essentiel

André BROUSSEAU, Nicole GARET,
Lionel JEAN, Jacques LECLERC
Mondia éditeurs inc., Montréal, 1991, 224 p.

Pour remédier aux difficultés des étudiants en français écrit, les auteurs du *Français pour l'essentiel* présentent un ouvrage qui traite des difficultés les plus courantes lors de la rédaction d'un texte. Ainsi, le manuel ne présente pas uniquement de notions d'ordre grammatical mais traite aussi de thèmes comme la recherche des idées, l'élaboration d'un plan, la rédaction d'une bibliographie, etc. Le manuel de base contient quatre modules : Orthographe, Grammaire, Phrase et Texte. Précédant ces quatre modules, les auteurs présentent une grille de correction extrêmement intéressante dans laquelle ils ont déterminé des priorités et délimité les thèmes traités dans l'ouvrage. Cette grille constitue un outil pédagogique qui vise à aider les élèves en difficulté, à développer une certaine autonomie dans une démarche d'autocorrection. Les difficultés que l'on a privilégiées sont identifiées par des sigles. Par exemple, O-4 renvoie à la catégorie Orthographe difficulté 4 qui traite de l'emploi de la majuscule et de la minuscule, G-4 renvoie à la catégorie Grammaire diffuculté 4 : participe passé. Le texte de l'élève étant corrigé de cette façon (les sigles sont indiqués en marge du texte), celui-ci peut alors chercher l'information pertinente dans le manuel et corriger sa faute. La démarche pour développer une certaine autonomie chez l'étudiant face aux difficultés qu'il rencontre est un peu plus longue. Elle est très expliquée dans le premier chapitre.

Comme nous l'avons écrit plus haut, *le Français pour l'essentiel* contient quatre modules. Le premier traite de l'orthographe. On y trouve des règles concernant l'emploi du trait d'union, la coupe syllabique, des éclaircissements sur les confusions homonymiques, etc. Le deuxième module traite des principales difficultés que les élèves rencontrent en ce qui concerne les accords et les terminaisons verbales. Le troisième module comprend des notions sur la phrase : on y parle de la ponctuation, des mots-liens, de la concordance des temps, etc. Enfin le module Texte amène l'étudiant à réfléchir sur l'écriture d'un texte : l'analyse du sujet, la recherche des idées, le plan. On lui montre comment écrire les références dans le corps d'un texte, comment rédiger une bibliographie, comment présenter un travail. Le manuel de base est accompagné d'un cahier d'exercices et d'un corrigé. En somme, *le Français pour l'essentiel* contribuera certainement à l'amélioration du français écrit autant pour les étudiants du collégial et de l'université, pour qui il a été conçu, que pour les élèves du second cycle du secondaire.

Pierre FERLAND

ROMANS

La danse éternelle

Roger FOURNIER
Trois, Laval, 1991, 187 p.

Si Roger Fournier change souvent d'éditeur, sa vision du monde ne varie guère d'un roman à l'autre. Toujours, il est question de personnages, homme ou femme, qui recherchent le bonheur dans un monde perturbé, d'où le sexe n'est jamais absent. Qui ne se souvient des *Filles à Mounne*, de *la Marche des grands cocus*, probablement son meilleur roman, du *Cercle des arènes* ou de *Pour l'amour de Sawinne* ?

Avec *la Danse éternelle*, il nous fait pénétrer dans le monde fascinant du cinéma. Le cinéaste Jean-Pierre L'Heureux, qui n'est heureux que de nom, jouit d'un grand succès auprès du public et de la critique. Son dernier film, en particulier, a confirmé son immense talent. Pourtant, le cinéaste, un soir de première, ne peut retenir ses larmes, tant il souffre dans son âme même. Mais il garde le secret de sa tristesse. Il renonce, dès ce moment, à une femme qui l'adore, à une maîtresse qui le comble, à un producteur qui l'adule pour revivre trois moments importants de sa vie qu'il considère comme plus ou moins ratée : son enfance avec sa mère, son premier amour, combien chaste, avec Marie-Hélène et sa séparation avec son père, professeur à l'Université Laval. Ce soir-là, il décide de tourner son film, un film mythique, la traversée du fleuve, qui symbolise l'implacable marche de la vie. Son projet est mal accepté par son entourage, à commencer par son producteur et son co-scénariste qui l'abandonnent. Contre vents et marées, il ne renonce pas à son projet et entreprend le tournage avec des moyens réduits. Dans cette véritable traversée du désert, le cinéaste est seul, accablé par la dureté de la vie. Il meurt, le soir de la première, au moment où les siens, qui ont, jusqu'à la fin, été étrangers à ses problèmes, s'apprêtent à lui accorder un triomphe.

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

Roman qui rend bien compte des difficultés de la création de l'œuvre d'art, *la Danse éternelle*, qui donne à lire le scénario du film, est une des belles œuvres de l'auteur originaire du Bas-du-Fleuve, une œuvre toute remplie de sentiments et d'émotions.

Aurélien BOIVIN

Christophe Colomb. Naufrage sur les côtes du paradis

Georges-Hébert GERMAIN
Québec/Amérique, Montréal,1991, 367 p.

Christophe Colomb : voilà un nom qui, pour plusieurs, est synonyme de liberté, d'esprit de découverte, de témérité, voire de folie. Il fallait être un peu fou pour s'embarquer sur ces petits vaisseaux à peine équipé de cartes très approximatives, d'un sextant, d'une boussole et d'autres instruments de navigation peu fiables et partir à la découverte de nouveaux mondes dont on supposait l'existence à partir des récits de Marco Polo et d'autres explorateurs. Georges-Hébert Germain s'est donné pour tâche de retracer la vie de Christophe Colomb, non pas celle qui concerne l'époque où il a circulé au Canada, mais plutôt celle, obscure, de la fin de sa vie. Pour le romancier, il ne s'agit pas d'écrire la biographie de Colomb, mais de partir de certaines données et de renseignements glanés à droite et à gauche chez les chroniqueurs et historiens contemporains du navigateur italien. Le roman débute avec les préparatifs du troisième et dernier voyage de Colomb au retour duquel il reviendra ruiné et en disgrâce. Tout l'art du romancier tient à sa façon de décrire l'ambiance tant physique que psychologique de ce voyage : on y découvre un Colomb âgé, malade et affaibli, capable du pire despotisme et de cruauté, mais faisant également preuve d'un grand courage et de générosité. Si, par moments, le portrait de Colomb n'est pas trop reluisant, on se prend parfois de sympathie pour cet explorateur qui a dû composer avec les moyens du bord, nourri par son fantasme de découvrir la route des Indes, celle de l'or et des plantations luxuriantes. Il faut reconnaître à Germain le talent d'avoir réussi à composer un roman qui emprunte à la fois au roman historique et à la biographie sans être tombé dans le récit linéaire et sans relief. Au contraire, le roman tient à la force de l'analyse des caractères et du suspense continuellement entretenu à propos de cette équipée quelque peu perdue sur les côtes dites du Paradis. Un roman palpitant qui, une fois sur sa lancée, à l'image des voiliers de ces conquérants, nous lance dans une aventure folle.

Nathalie LAFRANCE.

Obsèques

Jean-François CHASSAY
Leméac, Montréal, 1991, 243 p.

La mort est un rendez-vous inéluctable. On le dit, on le sait, parfois même on s'y prépare, mais que vaut cette sagesse lorsque la fatalité frappe un être cher ? Voilà ce que je retiens du premier roman de Jean-François Chassay, qui raconte les circonstances entourant la mort violente du mentor d'un groupe de libres penseurs québécois actifs au sein des milieux intellectuels. Dans l'afflux des souvenirs d'Éric, le plus jeune du groupe, le récit de Chassay prend la forme d'une réflexion critique sur la mort, sur la haine, sur le sexe, sur Dieu, sur l'amour... « Je détestais l'amour. Les gens amoureux deviennent facilement insupportables, confiants de détenir tous les secrets du monde, puant d'un bonheur sans nuances, [...] se regardant dans le blanc des yeux et découvrant le lac pur et sans rides de leur amour alors que l'observateur objectif voit simplement deux individus normalement constitués se transformer en purée de navet ».

Visiblement Jean-François Chassay aime provoquer, il sait capter l'attention par une audace verbale, jouer avec les mots, désamorcer les grandes questions existentielles, donner leur poids aux petits faits et gestes. En dépit de quelques lieux communs — comment les éviter lorsqu'il est question de thèmes comme la mort et l'amour —, certains passages ne manquent pas d'originalité et dénotent une certaine lucidité de la part de l'auteur. Il aurait été souhaitable en revanche que certaines affirmations du genre : « Je n'aime pas que les gens soient d'accord », « Je déteste les gens qui transportent l'heure sur eux », « cette vieille tarte esthétisante de Marguerite Yourcenar », soient soustendues par une pensée critique plus substantielle et, partant, plus favorable à la réflexion.

Pierre RAJOTTE

Zut, c'est pas juste !

Guy LAVIGNE
VLB éditeur, Montréal, 1991, 239 p.
(Coll. « Cahier noir »)

Le titre de ce roman policier illustre bien le ton truculent et humoristique de l'auteur qui peint une satire des milieux policier et « pégreux » québécois.

Nicole Chanion, dit « La Touffe », trahit sa gang des Hell's Losers, motards de seconde zone. Enrique Gonzalez, alias « Le Péruvien », s'empare ainsi de la cargaison de drogue convoitée. Les Hell's Losers, pour se venger, enlèvent Marie-Pilar Gonzalez, sœur du Péruvien, qui se trouvait justement en compagnie du mari volage du lieutenant de police chargé de l'enquête, Sylvie Tremblay. Pour sauver son poste et son avantageux mariage, Sylvie Tremblay récupère son époux et élimine les témoins gênants, y compris l'otage, lors de l'opération policière.

Le texte, découpé en trois journées et en quatre-vingts courts chapitres, se prête à une lecture aisée et distrayante. Le lecteur suit la trame enjouée des meurtres et des complots. Le tragique se dilue dans les jeux stylistiques mais le récit demeure captivant. Voici donc un roman pour se détendre après une dure journée de travail, un livre pour se changer les idées. À moins que vous ne fassiez partie des milieux concernés...

Angèle LAFERRIÈRE

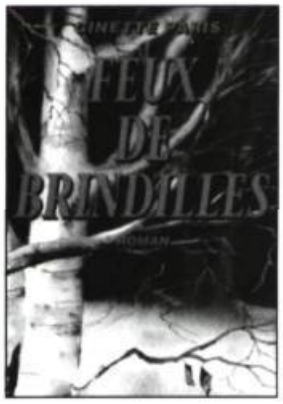
Feux de brindilles

Ginette PARIS
Quinze, Montréal, 1991, 298 p.

Le roman à caractère historique refait surface. À la suite de Louis Caron, Pierre Gravel et Jean-Alain Tremblay, entre autres, qui ont redonné au genre ses lettres de noblesse, Ginette Paris puise à la deuxième Insurrection des patriotes, celle de 1838-1839, pour faire revivre sous nos yeux, dans *Feux de brindilles*, cet échec retentissant qui a marqué l'histoire québécoise.

L'intrigue est intéressante et bien menée. Elle met en scène deux couples issus de classes distinctes : l'un constitué de domestiques, serviteurs fidèles et un peu naïfs, qui unit Marie, la cuisinière, dite Brindille en raison de sa petite taille, et Timoléon, son amoureux discret, qui s'enrôle dans les Frères Chasseurs. L'autre couple est composé du notaire Jean-Baptiste Paradis, un patriote bourgeois promis à Joséphine Potvin, fille d'un riche négociant de Montréal, qui se voit contraint de s'exiler aux États-Unis, aidé par un Indien et par Timoléon, après s'être réfugié à Contrecœur, dans la maison de campagne de sa fiancée, pour échapper aux troupes anglaises. À New York, jugeant la lutte inutile, le bourgeois renonce à ses idéaux, alors que le pourtant peureux Timoléon, par un revirement de comportement inexplicable (même dans un roman), épouse la cause des insurgés, humiliés, forcés de se rendre, après avoir livré une lutte combien inégale et combien inutile pour certains, dont les membres du clergé, surtout, que la romancière

considère comme des traîtres et qu'elle tient pour responsables de l'échec de cette lutte pour la liberté.



Le roman, il faut en convenir, est bien écrit et bien documenté, l'auteure ayant soumis son manuscrit à quelques historiens. Dommage qu'elle ait négligé les historiens de la littérature : elle aurait ainsi évité au moins un anachronisme : la complainte *Un Canadien errant*, que Nana Mouskouri a interprétée sur plusieurs scènes du monde, n'a pu être chantée aux fiançailles de Jean-Baptiste et de Joséphine en août 1838, puis qu'Antoine Gérin-Lajoie l'a composée en 1842, alors qu'il était étudiant au Séminaire de Nicolet.

Aurélien BOIVIN

Ces spectres agités

Louis HAMELIN
XYZ, Montréal [et] Paris, Flammarion, 1991, 282 p. (Coll. « Romanichels »)

Le titre du deuxième roman de Louis Hamelin, tiré d'un inquiétant poème de Verlaine, reflète sans contredit le climat qui règne tout au long de l'œuvre. Étrange bien sûr, mais combien déroutant le comportement de cette Doriane qui obnubile tous les hommes qu'elle rencontre et qui détruit la vie de tous ceux avec qui elle s'attarde. Toute sa vie, elle l'occupe à chercher la mort dans le fond d'une coupe de vin rouge ; toute sa vie, elle en fera cadeau à celui qui lui fournira son indispensable élixir. Celui-ci verra alors son existence irrémédiablement liée au destin de la troublante jeune femme et se mettra au service de la mission de déchéance dont elle est investie, malgré les disputes, les ruptures, les promesses et les peurs. En pénétrant dans l'appartement de trois jeunes hommes, elle transforme leur univers, métamorphosant les relations qui les unissent et les règles qu'ils ont établies.

Profondément urbain, *Ces spectres agités* décrit une réalité jeune et contemporaine. L'ouvrage fait le tableau de la mythologie qui remplit la ville, de ses côtés sombres, de ses héros et de ses vilains. Hamelin y entraîne le lecteur, qui le suit pieds et poings liés grâce à une écriture magnifique, remplie de moments forts.

Chantal SAINT-LOUIS

Merlyne

Manon BARBEAU
Boréal, Montréal, 1991, 179 p.

Merlyne, le roman de Manon Barbeau, est la longue quête d'une héroïne à la recherche de sa véritable personnalité. Enfant dont on a trompé l'innocence, Merlyne doit aller jusqu'au bout d'elle-même et revenir aux origines pour pouvoir enfin vivre une relation saine avec les hommes. D'ici là, son urgent besoin d'être aimée lui fera renier ses envies, ses rêves, ses passions. Sous des dehors d'incohérence, les actes de la fillette suivent une logique que le lecteur découvre à la fin, ce qui donne tout à coup une nouvelle dimension à l'histoire racontée.

Roman des excès, *Merlyne* va d'une émotion à l'autre sans véritable transition ou analyse. L'héroïne, qui est aussi la narratrice, effleure du bout de sa plume les événements qu'elle raconte : « Je ne me permets pas le luxe de la profondeur. Je raconte des faits : des hommes, des voyages. Pour en savoir plus, il faut lire entre les lignes » (p. 79). Un des moyens qu'offre l'auteure pour faciliter cette mission du lecteur est le choix des épigraphes précédant certains chapitres. Bien choisies, elles sont le reflet de ce qu'elles précè-

ORTHO-FICHES

sur la langue française

Cahier d'activités couvrant le programme des cinq années du secondaire.

CAHIER D'ACTIVITÉS
CORRIGÉ DU CAHIER

CAHIER
ISBN-2-7601-2346-4
(346 pages 12,95 $)

CORRIGÉ
ISBN-2-7601-2386-1
(90 pages 14,95 $)

- ORTHOGRAPHE GRAMMATICALE
- CONFUSIONS HOMONYMIQUES
- ORTHOGRAPHE D'USAGE

MICHEL DAVID

Guérin, éditeur ltée
4501, rue Drolet Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481 — Télec.: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

dent et permettent ainsi d'approfondir le récit de la jeune femme.

Chantal SAINT-LOUIS

Marie Laflamme

Chrystine BROUILLET
Lacombe/Denoël, Paris,1991, 369 p.

L'action de *Marie Laflamme*, premier volume d'une trilogie romanesque, se déroule à Nantes, en 1662. Anne Laflamme, herboriste et sage-femme, est accusée de sorcellerie et condamnée à mort. Pour sauver sa fille Marie d'un sort semblable, elle l'oblige à épouser Geoffroy de Saint-Arnaud, riche et cupide armateur qui croit Marie dépositaire d'un secret conduisant à un trésor. Amoureuse d'un ami d'enfance, Simon Perrot, Marie échappe à son époux grâce à quelques amis de sa mère et se réfugie à Paris. Elle apprend alors que Simon est marié à une autre femme et elle doit bientôt fuir cette ville et s'embarquer pour la Nouvelle-France avec Victor La Morhier, jeune marin secrètement épris d'elle. Le premier volet de la trilogie se termine alors que Marie promet à Victor de l'attendre au Québec pendant qu'il ira chercher son trésor à Nantes. Avec *Marie Laflamme*, le talent de Chrystine Brouillet ne se dément pas : l'intrigue est soutenue et les personnages, bien campés. Marie Laflamme, personnage principal, n'est guère sympathique toutefois. Capricieuse, emportée, orgueilleuse, butée, elle ne s'impose que par son exceptionnelle beauté et ne se définit que par rapport à son amour pour Simon Perrot. Les passions qu'elle déchaîne ne donnent pas une image très flatteuse des hommes, qui ne semblent préoccupés que par le sexe et l'argent. Quant à la majorité des femmes, l'envie et la médisance guident leurs actions et leurs paroles. De plus, leur comportement à tous montre bien jusqu'à quels excès peuvent conduire la peur et la superstition. Heureusement que quelques personnages échappent à la règle (les Le Morhier, Anne Laflamme, Guy Chahinian, Nanette...), sinon Chrystine Brouillet tracerait une image bien peu reluisante de la gent humaine.

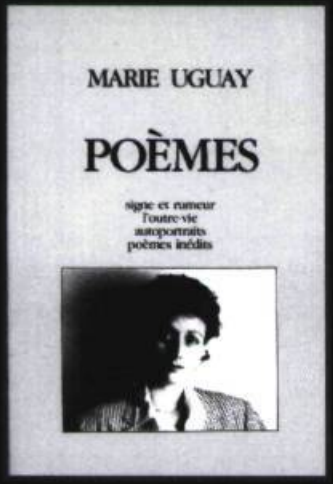
Hélène MARCOTTE

Les âmes sœurs

Marie GAUDREAU
Montréal, VLB éditeur, 1991, 169 p.

D'emblée il est facile de mettre une étiquette à un roman que l'on soupçonne d'être... ou ne pas être... Ce premier écrit de Marie Gaudreau mérite que l'on dépasse la première impression, qui tend toujours aisément vers l'autobiographie maquillée, pour se laisser imprégner par le symbolisme qui envahit celui-ci. Deux jeunes sœurs, Lucie et Suzanne, se plaisent à « jouer à

ÉDITIONS DU NOROÎT
1971 1991



Comprend tous ses ouvrages de poésie publiés et plusieurs inédits.
216 pages **20$**

PRIX ALAIN-GRANDBOIS
DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE
JACQUES BRAULT
IL N'Y A PLUS DE CHEMIN
10$

GRAND PRIX DE LA POÉSIE
FONDATION
LES FORGES
DENISE DESAUTELS
LEÇONS DE VENISE
(AUTOUR DE TROIS SCULPTURES DE MICHEL GOULET)
20$

NOUVELLES PARUTIONS

CLAUDE BEAUSOLEIL
Une certaine fin de siècle II 25$
PAUL BÉLANGER
Retours 12$
JEAN-PAUL DAOUST
Les poses de la lumière 12$
HÉLÈNE DORION
Les états du relief 12$
RACHEL LECLERC
Les vies frontalières 15$
JEAN-NOËL PONTBRIAND
Lieux-passages 12$
ROBERT YERGEAU
Prière pour un fantôme 10$

Disponibles en librairie ou chez l'éditeur: C.P 156, Succursale De Lorimier, Montréal, Qc., H2H 2N6

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

l'amour » sans se douter des répercussions futures qu'apporteront ces échanges puérils sur leur vie d'adulte. Deux sœurs mais deux destins forts différents ; l'une rêve d'être comédienne, l'autre peintre.

La cadette, Lucie, une rousse au teint laiteux et personnage central du roman, fait corps avec la sainte Lucie de la mythologie grecque. Cette même sainte qui, refusant de prendre fiancé pour époux, préférant les ordres religieux, est conduite au bûcher. La Lucie de Marie Gaudreau est tout aussi persécutée et porte un malaise de vivre une vie qu'elle n'a pas vraiment choisie, une vie où elle « joue à vivre », où elle joue chaque jour un rôle que le destin lui a attribué. Sa carrière de comédienne qu'elle croit avoir ratée, elle la pratique pourtant tous les soirs au « Shotgun » où elle interprète le rôle d'une danseuse nue déguisée en cygne blanc, signe de pureté et d'innocence. Une vie où le jeu devra immanquablement faire place à une réalité où Lucie n'a pas le premier rôle tant convoité... auprès de son amante passée, sa grande sœur Suzanne. Une Suzanne qui, sans le savoir, a bousculé toute la destinée de sa cadette par sa présence « plus que rapprochée » à ses côtés, mais aussi par son absence et son soudain retour après vingt longues années passées à chercher la gloire du peintre dont le talent est reconnu.

Dans ce premier roman, Gaudreau s'exprime avec l'aisance d'une écrivaine chevronnée et, de ce fait, elle mérite une place de choix au sein des romancières contemporaines.

Christyne DUFOUR

L'amant de la Chine du nord

Marguerite DURAS
Gallimard, Paris, 1991, 235 p.

Une œuvre dont on a peu parlé, une œuvre combien poignante, pleine d'émotions vives : *l'Amant de la Chine du nord* de Marguerite Duras. Le motif du livre n'est pas nouveau, on le connaît depuis *l'Amant* (1980) et *les Yeux bleus, cheveux noirs* (1986) et même plus avant dans les tout premiers romans de Duras. Mais ici, l'histoire de la liaison d'une jeune mineure blanche, métissée et de condition modeste, avec un Chinois de la haute bourgeoisie atteint une force d'expression telle que la passion des deux amants nous est d'une extrême présence. Le roman commence sur l'histoire de la traversée du Mékong dans le bac de Vinh-Long et de la rencontre d'une jeune lycéenne avec un Chinois honorable ; à peine se sont-ils vus que désormais ils seront habités l'un par l'autre jusqu'à la mort. Mais leur aventure ne durera que quelques mois, le temps que le père du Chinois apprenne le comportement de son fils et force la mère, victime d'une escroquerie épouvantable, à retourner en France en la relevant de ses dettes.

L'essentiel du roman tourne autour de leurs rencontres dans la garçonnière du Chinois, de leur échanges de paroles —difficile ici de parler de dialogues !— et de sentiments. Leur affection mutuelle est contenue dans leurs gestes, leurs regards, dans la simple présence de l'autre, dans le partage d'un temps et lieu communs où domine l'amour ; un amour qui n'a rien de charnel ni de mystique, indéfinissable et infini. Un roman d'un très grand lyrisme où les personnages ne parlent que pour dire l'essentiel, où la romancière même ne donne que des informations sommaires sur les lieux, les vêtements, l'action, etc. Un roman d'amour —quel amour !— d'une rare beauté formelle et d'espèce.

Roger CHAMBERLAND

La Chinoise blonde

Paule NOYART
Éditions Quinze - Les Éperonniers, 1991, 234p.

S'il est vrai que l'amour mène le monde, il ne suffit pas de s'aimer pour être heureux. Encore faut-il être en paix avec soi-même, oser être soi, s'être libéré des épreuves de l'enfance et des inhibitions qu'elles engendrent. Il faut toujours apprendre à vivre...

C'est ce que Rose découvrira difficilement dans ce récit subtil et tendre, léger et profond comme la vie quotidienne, très habilement construit et qui se lit... comme un roman !

Rose, coincée dans sa stratégie de défense, ne vit pas pleinement l'amour qui la lie à Antoine, son comédien de mari, immature comme tant d'autres, toujours en scène, et qui essaie en vain de se consoler avec Claire. Pour la rendre à elle-même et à l'amour d'Antoine, il faudra la rencontre du mystérieux Melvin, l'amoureux parfait, conjugué à l'extraordinaire complicité, amicale, libératrice et si discrète, de Mona, sa belle-mère.

La vie et la mort tissent finement ce roman initiatique qui suggère plus qu'il ne dit tout en choisissant le parti de sourire. Pudeur, détachement, humour et même ironie douce allègent la tragi-comédie de la vie dans une narration au

NOUVEAUTÉ

L'invention de la mort
HUBERT AQUIN

C'est un roman sur la jalousie, qu'on lit presque comme un journal personnel où tous les masques tombent, et, en premier, celui de la fiction littéraire.

L'Invention de la mort porte déjà, six ans avant la publication de *Prochain épisode*, les signes d'une écriture fulgurante qui va marquer la littérature québécoise.

152 pages 15,50$

Pour recevoir catalogue et liste de prix, écrire à:
Leméac éditeur, 1126 Marie-Anne Est, Montréal, H2J 2B7, Tél.: (514) 524-5558 — Fax: (514) 524-3145

La littérature d'aujourd'hui LEMÉAC

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

rythme allègre où rien ne pèse, pas plus la note d'érotisme que le drame de l'avortement ou de la maladie. Et l'habileté des dialogues pourrait inviter à une adaptation théâtrale...

Rien de chinois donc dans ce récit limpide où se reflète notre image, où dans ce style discret, sobre, allusif et concis qui d'emblée nous offre l'exemple de la maîtrise romanesque sachant entrelacer pour notre plaisir et notre réflexion le fil de la mémoire avec celui de l'action et de l'écheveau de l'imaginaire. Talent à suivre.

Marcel VOISIN

THÉÂTRE

Sentimental à l'os

Claire DÉ
VLB éditeur, Montréal, 1991, 174 p.

Sentimental à l'os regroupe quatre pièces de théâtre qui mettent en scène des personnages d'une banalité étonnante. Une même thématique les relie, la recherche excessive du bonheur, alors que les personnages sont tour à tour portés à se livrer à des confidences parfois intimes. Ce procédé stylistique donne à l'ensemble de l'œuvre un ton émouvant qui rend le lecteur/la lectrice complice des passions que vivent les personnages. Ceux-ci se racontent et de leurs voix surgit un grand cri de détresse.

Dans la première et la dernière sections, respectivement intitulées « les Avatars de l'amour » et « J'attends de tes nouvelles », l'action se déroule entre quatre murs et, tout naturellement, l'auteure nous entraîne derrière les barreaux d'une prison afin de nous faire partager les craintes et les désirs de deux détenus, «prisonniers au fond de leur cellule», comme au fond d'eux-mêmes. Dans le premier cas, Tony Truand, pauvre enfant oublié qui prétend n'avoir jamais été aimé de sa mère, crie son dégoût de la vie à travers une suite de longs gémissements. Dans sa correspondance avec une chanteuse, Paul-Émile Bluteau relate son quotidien et donne libre cours à ses phantasmes amoureux. La partie centrale de l'ouvrage, divisée en deux parties, abandonne le monologue et s'intéresse, par des conversations enflammées, au malheur des êtres passionnés incapables de se rejoindre. *Sentimental à l'os* est une longue interrogation sur l'importance de l'amour et du bonheur.

Marie-Josée BLAIS

La mort des rois, suivi de *Le temps est au noir*

Robert CLAING
VLB éditeur, Montréal, 1991, 104 p.

Du *Roi Lear* de William Shakespeare jusqu'à la *Vie et Mort du Roi boiteux* de Jean-Pierre Ronfard, le personnage du roi, archétypal s'il en est, a de tout temps inspiré les auteurs dramatiques. « Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes » disait Corneille. Dans un sens, *la Mort des rois* de Robert Claing participe de cette tradition. Créée à l'Espace libre, le 6 mars 1990, à Montréal, la pièce met en scène deux personnages : Jean sans Terre, roi d'Angleterre, et sa mère, Aliénor d'Aquitaine. Tous les deux vivent leurs derniers moments et en profitent pour questionner leur vie. Le fils, qui redoute la mort, ce « cheval sans guides » du « genre à prendre le mors aux dents et à cavaler tout seul », constate que sa vie est un échec, qu'il a « tout perdu, tout gaspillé ». Même amertume chez la mère qui ne trouve que mépris et haine pour les hommes de sa vie, ces êtres violents, insignifiants et ambitieux qu'ont été ses maris et ses fils. Par le biais de ces deux personnages, ce sont les rapports mère-fils, père-fils et homme-femme qui sont mis en question. Au demeurant, *la Mort des rois*, c'est la mort des hommes, à tout le moins de ce type d'homme qui « ne peut pas emplir la tête d'une femme ». « Les hommes, s'ils voyaient l'étendue de nos rêves de femmes, s'enfuiraient en poussant des cris d'horreur. [...] Alors les femmes s'inventent dans leurs rêves des hommes qui ne viendront pas ».

Pièce de théâtre expérimental, *le Temps est au noir* est constitué d'une suite de brèves scènes évoquant certaines situations, certains gestes ordinaires et anodins de l'existence. Boire, manger, bouger, parler, autant de gestes a priori insignifiants tant ils sont automatiques, mais qui malgré tout demeurent représentatifs de ce que nous sommes. Cette pièce a été produite par les

NOUVEAUTÉ

Une femme ALICE PARIZEAU

Alice Parizeau raconte son dernier voyage parmi nous, son combat contre la maladie du siècle. Elle remonte le fil du temps et évoque, à sa manière unique, généreuse et sereine, les événements qui ont marqué son destin de femme qui n'a jamais cessé d'aimer profondément sa Pologne natale. Les pages de ce livre fouillent de façon implacable le texte émouvant de sa vie.

480 pages 24,95$

Pour recevoir catalogue et liste de prix, écrire à:
Leméac éditeur, 1126 Marie-Anne Est, Montréal, H2J 2B7, Tél.: (514) 524-5558 — Fax: (514) 524-3145

La littérature d'aujourd'hui LEMÉAC

NOUVEAUTÉS

Automne 1991

mimes Omnibus et a fait l'objet d'ateliers de dramaturgie produits par le Nouveau Théâtre expérimental en 1986. La publication du texte intéressera à coup sûr les amateurs de ce genre de théâtre.

Pierre RAJOTTE

Mon oncle Marcel qui vague vague près du métro Berri

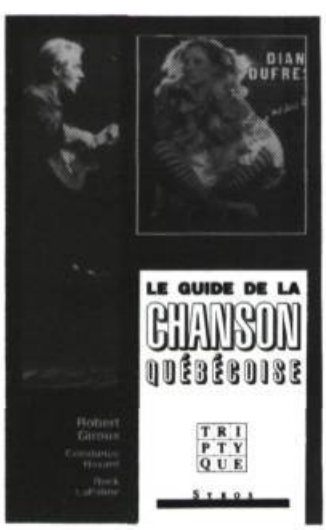
Gilbert DUPUIS
L'Hexagone, Montréal, 1991, 158 p.
(Coll. « Théâtre »)

Rien de tendre dans cet ouvrage ! Avec *Mon oncle Marcel qui vague vague près du métro Berri*, Gilbert Dupuis exploite crûment la réalité des itinérants et des itinérantes. Les personnages qu'il met en scène font surgir du texte par la force des mots la misère, la violence et le désespoir. L'action se déroule en 1984 dans un minable quartier de Montréal. Rosaire, la Mère Pouliot et L'Espérance, devenus clochards par nécessité,

sont victimes des manigances de Talbot, un voyou qui « a grandi dans les ruelles et [qui] en connaît toutes les ficelles ». Celui-ci est fin et rusé et, par divers contacts, il parvient à gagner la confiance des sans-abris qui l'entourent. Mais voilà : bon premier dans la hiérarchie du clan, en s'appropriant leur confiance, il réussit à s'emparer de leur chèque de B.S. Comme la logique

TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4
TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957



Toute la chanson québécoise depuis le début du siècle jusqu'à aujourd'hui.

Dans chaque période importante sont soulignés les acteurs majeurs par ordre alphabétique.

Abondamment illustré, avec index et bibliographie.

176 pp., 18,95 $

BQ
Bibliothèque Québécoise

GUY FRÉGAULT
La civilisation de la Nouvelle-France (1713-1744)
Vol. de 320 pages, 9,95$

LIONEL GROULX
Notre grande aventure
Vol. de 442 pages, 10,95$

La réédition de ces ouvrages a été réalisée en collaboration avec la Fondation Lionel Groulx

l'enseigne, il a tôt fait de devenir un usurier malhonnête ! Impitoyable, il profite de ces pauvres gens, prétextant vouloir protéger Besy Body, une célèbre prostituée. Toutefois cette affaire oblige Talbot, cette « [s]audite coqu'relle à marde », à être mêlé à une mystérieuse histoire de « gun » et de « tournevis » qui se termine dans un bain de sang. *Mon oncle Marcel...* ne laisse personne indifférent en raison des nombreuses émotions (frustration, peur, confusion...) que véhicule l'intensité du jeu dramatique. Habile, Dupuis parvient à nous tenir en haleine jusqu'au bout, mais la vérité finit par éclater, vérité articulée avec un lyrisme puissant qui donne à l'œuvre toute sa beauté.

Marie-Josée BLAIS

J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres

Jean-François CARON
Les Herbes rouges, Montréal, 1990, 133 p.
(Coll. « Théâtre »)

La pièce s'apparente à un exercice de style non dénué de virtuosité où l'auteur s'inscrit de façon originale dans un courant fort achalandé de dramaturgie québécoise actuelle, soit le questionnement sur les rapports à l'écriture. Quatre niveaux de fiction s'entrelacent, s'enchassent et se chevauchent. Un jeune écrivain entend cesser d'être le nègre d'un auteur dramatique en signant lui-même une pièce dans laquelle un romancier kidnappe un éditeur qui a rejeté son manuscrit. Au théâtre dans le théâtre s'ajoute donc un roman dans le théâtre. Un quatrième niveau représentant une voix intérieure habitant et harcelant l'écrivain se greffe sur cet ensemble gigogne.

À cette complexe structure étagée où les niveaux interfèrent et se réverbèrent correspond une thématique elle aussi touffue et baroque : le processus de la création jusqu'à l'instance de production, le discours politique angoissé et désillusionné des jeunes Québécois post-référendaires, la langue, le chômage, l'amour, la lecture, les préoccupations écologiques, somme toute un fourre-tout thématique illimité. Pour rendre cet éclatement formel et ce tourbillon d'idées gaillardement contradictoires, une écriture nerveuse décrasse les poncifs, des tournures elliptiques ramassent des idées chocs et un goût pour la formule accrocheuse vise par exemple Trudeau « le *king* de la « démocrassie » ! C'est lui qui sort du lac Meech comme le monstre sort du Loch Ness pour faire peur au monde ! ». L'œuvre souffre d'un débordement thématique et d'un décloisonnement formel excessifs, mais cette hypertrophie est servie par une écriture fringante et le tout augure bien pour la carrière de Jean-François Caron dont c'est la première pièce publiée.

Gilles GIRARD

★★★★★★★★★NOUVEAUTÉ★★★★★★★★★

Cahier pratique de grammaire, d'orthographe et de composition

Pour la 1re et la 2e secondaire

Les pédagogues s'accordent généralement à dire que la faiblesse de l'élève en français est due à la piètre connaissance qu'il possède de la grammaire, au fait qu'il ne sait pas analyser et qu'il n'applique pas spontanément à l'écrit les notions de grammaire qu'il a étudiées.

La méthode proposée dans ces cahiers vise à amener l'élève, au cours des cinq années du secondaire, à maîtriser l'orthographe grâce aux nombreux exercices d'application des règles de la grammaire et aux pratiques de composition respectant les exigences du programme de français.

À paraître
3e, 4e et 5e secondaire

Guérin, éditeur ltée
4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Fax: (514) 842-4923